

**THIERRY  
DANCOURT**

**Hôtel  
de Lausanne**

Roman

**LA TABLE RONDE**



HÔTEL  
DE LAUSANNE



THIERRY DANCOURT

HÔTEL  
DE LAUSANNE

Roman



LA TABLE RONDE  
14, rue Séguier, Paris 6<sup>e</sup>

[www.editionslatable ronde.fr](http://www.editionslatable ronde.fr)

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2008.  
ISBN 978-2-7103-3067-7.

*Pour mes parents.*

*Pour Nathalie.*



## I

Christine Stretter et moi, nous avons pris l'habitude de nous retrouver dans des hôtels à Paris. Ou bien en dehors de Paris, en région, puisque par exemple nous avons séjourné dans un hôtel de la ville d'Orléans, Loiret. Nous y avons passé une journée et demie, presque deux, un mercredi et un jeudi du mois de février, alors qu'elle venait juste d'avoir ces vingt et un ans dont elle m'avait dit quelques semaines après notre rencontre, guère plus, qu'elle n'était pas sûre de pouvoir les atteindre en pleine possession de ses moyens, sans casse.

Cet hôtel donnait sur une place carrée qui accueillait un marché, le samedi. « Mais en semaine, a précisé le patron, vous serez tranquilles. Pas de marché en semaine. » Puis il s'est adressé à Christine en particulier :

— Vous n'avez pas l'air d'aimer le bruit, vous, hein...

— Oui, c'est exact, comment avez-vous deviné ? Vous n'avez aucun souci à vous faire à ce sujet : mon compagnon et moi nous n'aimons pas nous faire remarquer, surtout moi, pour des raisons personnel-

les qui seraient trop longues à expliquer. C'est bien simple : nous ne nous faisons jamais remarquer nulle part. Il fait partie intégrante de notre manière d'être, de notre personnalité, ce côté calme et très discret. C'est traître, la discrétion, d'ailleurs, et cela peut même représenter un sacré inconvénient. Un aspect de notre caractère qui nous a déjà joué de bien mauvais tours...

— Ah bon ?

— Bien sûr. Demandez donc à Daniel.

Elle me désignait.

— Le Havre, l'hôtel Gramont du Havre. Souviens-toi. Raconte-lui ce qui nous est arrivé une nuit... Quelle mésaventure, une histoire à peine croyable... Raconte, Daniel, pendant que je monte le sac de voyage dans la chambre. Une histoire vraiment incroyable, vous verrez. Vas-y, Daniel...

Christine, lorsqu'elle en avait assez d'une conversation, lorsqu'elle en avait assez vu et entendu, selon son expression, cherchait un prétexte, parfois longtemps, jamais en vain, et lorsqu'elle l'avait trouvé, s'éclipsait. Elle me passait en quelque sorte le relais : « à charge pour moi d'en finir » avec notre interlocuteur.

Elle s'est emparée de notre sac de voyage :

— Pas de marché, donc, la semaine ?

— Non, aucun risque, vous ne serez pas dérangés.

— Pourquoi, c'est risqué les jours de marché ?

Il la considéra longuement :

— Risqué... les jours de marché ?... Pas vraiment...

— Pas vraiment ou pas du tout ?

— Je... je ne comprends pas...

— Je plaisantais. De toute façon, samedi, nous ne serons plus là, nous serons loin. Bon, je vous laisse, je monte. Dites-moi, vous n'auriez pas un vase pour ces fleurs ?

Elle lui montrait, posé entre les deux anses du sac de voyage, le bouquet qu'elle avait acheté tout à l'heure sur la route.

Malgré la distance de toutes ces années passées sans elle, si longues, interminables, je la revois avec précision assise au bord de l'un des lits jumeaux, dans cette chambre au décor austère et au papier peint grenat à motifs, qui présentait la particularité d'être séparée en deux par une arche. Elle avait ouvert *Blois, ville royale*, l'un de ces nombreux « livres sur les villes » qu'elle affectionnait et dont elle essayait de me faire partager la passion, ce qu'elle aura finalement réussi puisque moi aussi, aujourd'hui, j'en ai quelques-uns.

*Blois, ville royale ; Chartres et la Beauce chartraine ; Sens, ville d'art et d'histoire ; Au fil de la Seine, de Paris à la mer ; Amiens et sa cathédrale* : la France en phrases et en images. Elle trouvait ces livres dans les librairies d'anciens qu'elle fréquentait l'après-midi et ils portaient souvent le même sous-titre : *Cité d'art et d'histoire*. Je me souviens également d'ouvrages sur des villes où nous ne sommes jamais allés, car trop éloignées, Chambéry par exemple. Ces livres-là — *Chambéry et ses alentours, Angoulême et son pays, Nancy, ville d'art et d'histoire* —, elle les choisissait pour d'autres raisons : la photographie de couver-

ture, la mise en page, la typographie utilisée, le graphisme, ou bien le nom de l'auteur, dont elle avait déjà lu un ouvrage qui lui avait plu. Elle possédait aussi plusieurs albums sur des régions entières : *En Lorraine*. Un jour elle m'a expliqué que c'était une façon de « voyager sans bouger ».

Livres sur les villes. Trouver un prétexte et s'éclipser. Voyager sans bouger. Christine.

Elle s'était étendue sur le lit, *Blois, ville royale* à la main. Elle en lisait un passage à voix haute, tandis que je regardais par la fenêtre. Posé sur la table de chevet, de son côté du lit, le vase qu'elle avait monté dans la chambre et garni de fleurs. C'était une habitude qu'elle avait prise peu à peu, une sorte de rituel : « fleurir les chambres ». Elle choisissait de préférence des lys blancs, pour leur forme élancée, leur couleur neutre, ou à défaut, lorsque nous ne trouvions pas de lys, ce qui s'était produit à Sens, pas de lys à Sens, des arums. Et, outre qu'ils égayaient la chambre, outre qu'ils reflétaient à ses yeux la nature des liens qui nous unissaient, faits d'attachement, de compréhension, de douceur, ces lys blancs, ou ces arums, étaient avant toute chose les témoins muets de notre relation, « partageaient silencieusement notre secret ». En quittant la chambre, le lendemain, si toutefois elle tenait jusque-là, elle me lançait dans un sourire : « Nous oublions quelque chose, Daniel, je crois... » Me désignant le bouquet de lys : « Un peu de nous-mêmes... »

— Cela n'a pas l'air de t'intéresser beaucoup.

Elle tournait une page de *Blois, ville royale*.

— Si, si, seulement ils se ressemblent un peu, ces livres, j'ai l'impression que tu lis toujours le même.

Ils avaient un côté répétitif, sériel, presque, qui pouvait lasser à la longue, et toutes les villes finissaient par se mélanger dans ma tête.

— Détrompe-toi. Chacune d'entre elles a sa personnalité, son originalité, originalité qu'il nous appartient de découvrir et de savoir apprécier. Si on envoyait une carte postale à Antoine ? Il m'a laissé une adresse à Berlin.

Antoine. Il avait enfin réussi à atteindre son objectif, enfin réussi à faire ses premiers pas, et même son nid, dans le monde du cinéma. Et cela laissait Christine rêveuse : Antoine allait embrasser la carrière cinématographique. Il était loin le temps où il essayait, dans les rues de Paris, rue Berton, de faire entrer dans le viseur de la Bolex le corps éthéré de Christine, exercice auquel elle ne se prêtait qu'à contrecœur, estimant qu'il ne faisait que dupliquer inutilement son image, qu'un seul exemplaire lui suffisait. J'ai gardé quelques-unes de ces bobines qui représentaient pour lui des « bouts d'essai très concluants », lui faisaient dire que Christine pourrait être actrice, plus tard, si elle voulait, ce à quoi elle répliquait — avec cet air buté qu'elle affichait lorsque l'on abordait la question de son avenir, qui pour son père était d'ailleurs moins une question qu'un problème —, elle répliquait qu'elle ne voulait pas. Ces grosses bobines 16 mm, je les conserve dans leurs boîtes de fer-blanc, avec ses lettres, quelques bibelots, quelques objets, et *Au fil de la Seine, de Paris à la mer*.

Antoine Choiseul. Quelques années lui avaient donc suffi pour gravir les échelons et devenir l'assistant d'un réalisateur de cinéma qui avait situé l'action de son film à Berlin, en partie ; il l'avait rejoint là-bas deux ou trois semaines auparavant, effectuant l'un de ces nombreux déplacements qui me permettaient, à moi, d'oublier un peu, provisoirement, mais difficilement, la bague toute simple, en or blanc, qu'elle portait à la main gauche et qu'elle gardait dans ces moments-là, tenait à garder dans ces moments-là, m'avait-elle précisé plusieurs fois en insistant bien sur ce point. Nos doigts s'entremêlaient, dans la pénombre de ces chambres d'hôtel que venait quelquefois troubler un rayon de soleil caressant le bouquet de lys, ou un rayon de lune, la nuit, et cette bague, j'en sentais le contact froid, dur, souvent.

Dehors, une jeune femme aux cheveux mouillés traversait en hâte la place qui bordait l'hôtel et où tombait lentement une pluie fine. Le vert des pelouses contrastait avec le rouge des immeubles de brique. Quelques bancs, sous les platanes. Sur la droite, une petite rue aboutissant à ce fleuve paisible, je crois, qu'est la Loire. Plus loin, un magasin d'appareils électroménagers surmonté d'une vieille enseigne « DROGUERIE COULEURS ». Et la Volkswagen.

Christine l'avait laissée devant l'hôtel — son nom me revient : l'Hôtel du Centre. Cette voiture puissante, puisqu'elle pouvait atteindre deux cent vingt kilomètres-heure, elle la conduisait à vitesse très réduite, du moins lorsque nous nous rendions dans les régions, comme si elle cherchait à retarder notre

arrivée dans ces localités qui la privaient des rares repères qu'elle avait à Paris, ces localités dont l'ambiance, le soir venu, la plongeait dans un état de délabrement moral dont j'avais bien du mal à la tirer, hélas, et même ses livres sur les villes ne parvenaient pas alors à la rassurer. Il nous est arrivé de devoir partir au milieu de la nuit, et ces nuits-là, au retour, dans la Volkswagen, elle fredonnait l'une de ses chansons préférées : *Les Paradis perdus*.

Orléans. Amiens. Sens. Plus de points de repère. Rien à quoi se raccrocher. Avenues désertes, le soir venu. Personne à qui demander son chemin lorsque nous nous perdions avec la Volkswagen Karmann sur ces avenues quelquefois à peine éclairées, lorsqu'il était trop tard pour faire demi-tour et que nous n'avions d'autre choix : continuer. Personne à qui demander de l'aide.

Enseignes « DROGUERIE COULEURS », cafés de la Poste, boulevards Aristide-Briand, places de la Gare. Restaurants du jeudi soir aux murs décorés d'anciens outils, de peintures évoquant les travaux des champs, de filets de pêche, au bord de la Manche. Habitues. Familles. Représentants de commerce avec à leurs pieds, « pour seul compagnon de table », disait Christine, la grosse sacoche dans laquelle ils « transportent leurs échantillons ». Et nous, dans ces salles de restaurants où les uns et les autres s'échangeaient des signes de connivence, des sourires, où les enfants des uns allaient se mêler aux enfants des autres, eh bien nous étions des étrangers. Nous étions la fausse note, faisons contraste, et elle, je pense, sensation, avec ses lunettes foncées qu'il lui arrivait de porter même le soir.

Escarpins à talons hauts ; maquillage soigné ; tailleurs à coupe stricte, « triste », estimait son père ; fume-cigarette noir ; démarche chaloupée, un peu traînante ; air distant, parfois hautain ; bonnes manières : cette allure de princesse fatiguée, c'était Christine, c'était son style, un style hors du temps, hors des modes, qui pouvait faire son effet, mais aussi énerver, son père particulièrement, qui lui disait qu'à son âge on ne devait pas se couper du monde mais au contraire lui tendre les bras, aller au-devant de lui.

— Regarde tous ces jeunes autour de toi, Christine. Blue-jean, petit polo, tee-shirt décontracté... Ouvre les yeux, prends exemple.

— Tu me demandes de copier, grosso modo ?

— Je te demande d'en prendre de la graine. Tu t'habilles comme à la Libération, après tu t'étonnes de ne pas avoir d'amis, de n'être pas intégrée.

Intégrée à quoi ? Elle n'était plus retournée à l'université depuis quelques mois et n'avait aucune perspective.

— Tu te sentirais peut-être moins séparée des autres, si tu t'adaptais. Déjà sur le plan vestimentaire, ce qui serait un pas. Cesse de vouloir te distinguer, Christine.

Cette expression revenait inlassablement dans sa bouche : séparée des autres.

— Me distinguer, ah oui ? Première nouvelle. Et on peut savoir ce que tu veux dire exactement par là ?

— Se démarquer. Se démarquer des autres.

— Si tu considères que se vêtir correctement, avoir une certaine tenue, c'est vouloir se distinguer, alors oui, dans ce cas, je veux me distinguer.

— Vis avec ton temps, Christine, modernise-toi.

— Je suis comme je suis, papa. C'est mon style, c'est ma personnalité.

Combien de fois, rue Berton, aurai-je assisté à des discussions du même genre, interminables, inutiles, qui conduisaient toutes à la même impasse, se heurtaient invariablement au même mur construit en dur : le style de Christine, sa personnalité ?

Contraste, tache, elle avec son style, moi avec elle, dans ce restaurant d'Orléans à l'éclairage direct où nous sommes entrés ce soir-là.

— La Parisienne. Tu as entendu, Daniel ?

Une salle spacieuse, tout en longueur. Seules quelques tables étaient dressées, réunies au même endroit, autour de la cheminée, sans doute pour encourager le dialogue, la convivialité. À la table voisine, quatre personnes dont un enfant d'une dizaine d'années. La nôtre se trouvait contre le mur, sous une peinture représentant la cathédrale d'Orléans. Christine m'avait dit en s'asseyant que cet établissement lui faisait penser à une salle des fêtes : « Ils doivent organiser des mariages, le samedi. Repas de noces le samedi, cantine en semaine. » Et l'éclairage était direct.

Nous avons terminé l'entrée, attendions le plat de résistance.

— Pardon ?

— Tu n'as pas entendu ? Ils ont dit « Parisienne » à mon propos.

— Qui ça ?

— À côté, la table des Orléanais...

— Tu es sûre ?

— Sûre et certaine. Parisienne. J'ai bien entendu. La blonde, je crois.

J'ai regardé « la blonde », dont la main caressait à présent les cheveux du garçon, blonds eux aussi.

— Elle n'a pas pu dire ça...

— Si si, je t'assure. Parisienne. La Parisienne. Tout bas... Elle m'observait depuis un moment déjà. Pas seulement moi, d'ailleurs, toi aussi. Allons-nous-en.

Je sentais son regard s'affoler, derrière ses lunettes dont les verres pas tout à fait noirs dans le haut, juste foncés, s'éclaircissaient dans le bas, petit à petit.

— Christine, voyons...

— N'insistons pas. Ils se connaissent tous dans ce restaurant, ils sont en terrain conquis.

Elle vida son verre d'eau glacée :

— Et puis flûte après tout...

Accuser le coup, oui, peut-être, mais plier l'échine devant la blonde, certainement pas. Nous avons notre fierté, nous tiendrions jusqu'à la fin du repas.

En quittant le restaurant elle les a toisés un à un, à tour de rôle, sans rien dire, l'enfant compris, l'enfant surtout, je ne sais pourquoi.

En 1953, le chanoine René Fourrey, également auteur de plusieurs ouvrages sur Auxerre, faisait paraître à Lyon son livre *Sens, ville d'art et d'histoire*. Au début du premier chapitre, le chanoine écrit : « Les cités ont leur destin. Il en est qui jadis brillèrent d'un vif éclat et qui aujourd'hui se trouvent reléguées au second plan. La cité sénonaise est une de ces souveraines déchuës. Mais dans la banalité de la condi-

tion à laquelle elle semble vouée désormais, elle se penche volontiers sur son passé, elle se pare de ses titres anciens, comme d'autres se font gloire de leurs triomphes présents. Le contraste est saisissant entre ce qu'elle est et ce qu'elle fut. »

## II

Nous étions assis sur un banc, l'un à côté de l'autre. Tout à l'heure je l'avais regardée marcher sur la partie gauche de l'allée, entre les deux alignements de marronniers, face au vent, tête baissée. Elle était vêtue d'un manteau d'hiver de couleur foncée, peut-être violet, peut-être noir, dont le col et l'extrémité des manches présentaient un parement de fourrure ; un foulard au tissu imprimé, noué au cou, maintenait ses cheveux. Un peu avant d'atteindre le banc, elle s'était débarrassée d'un bouquet de fleurs fanées dans le bac de ciment disposé en bordure de l'allée. Elle avait dans l'autre main un sac de plastique à l'enseigne d'un grand magasin, qu'elle avait posé sur ses genoux lorsqu'elle s'était assise avec moi.

— Quel temps, quel vent... Auriez-vous l'amabilité de me donner un coup de main pour allumer cette cigarette ? Je n'y arriverai jamais, j'en suis à ma troisième allumette, au bas mot...

Elle me montrait le bout noirci de l'allumette, comme si je ne la croyais pas. J'ai réuni mes deux mains autour de sa cigarette blonde et elle craqua une

autre allumette. Son manteau était boutonné jusqu'au cou, je l'ai remarqué.

Elle releva ses lunettes sombres sur son foulard et aspira profondément ; elle ferma les yeux un court instant, comme le fait celui qui, n'ayant pas fumé depuis des jours et des jours, savoure la première bouffée.

— Merci, merci beaucoup. Depuis le temps que j'essaie...

Elle me fixa longuement, avant de remettre ses lunettes qu'elle ajusta sur son nez avec une application presque maniaque :

— Et la bise de souffler, et la pluie de tomber... voilà notre lot pour ce mois de septembre.

— C'est vrai, ai-je répondu, nous avons un automne bien maussade.

J'ai dû répéter, à cause du vent qui soufflait en rafales, faisant tournoyer les feuilles mortes autour de la pierre qui se dressait devant nous et où il était indiqué : FAMILLE A. CORBIE.

— Cela n'augure rien de bon pour cet hiver. Comment vous appelez-vous ? Moi, c'est Christine Stretter.

Elle me tendait la main.

— Et moi, Daniel.

Elle m'a fixé de nouveau, enfin je l'ai supposé car je ne parvenais pas à distinguer ses yeux derrière ces verres épais, uniformément noirs ceux-là.

— Daniel comment ?

— Debaecker.

— Daniel Debaecker... reprit-elle pensivement. Autrement dit, plus tard, le moment venu, c'est ce que

Je lui dis que tout à l'heure je suis passé dire un petit bonjour à son père :

— On a joué à la tombola des voyages.

— Roulette. La roulette des voyages. Il vous a montré, enfin... Et sur quel pays êtes-vous tombé ?

— L'Allemagne.

Nous roulons à vitesse moyenne. Le gros moteur de la Volkswagen a un ronronnement régulier, très doux, parfois on l'entend à peine. De temps en temps elle veut que je lui parle de Casablanca, c'est le cas aujourd'hui encore.

La route départementale file devant nous, ruban noir sur fond vert et jaune. Bientôt nous nous arrêterons acheter des lys. Christine continue de saigner du nez, je tire un mouchoir de son paquet et le lui passe. Le paysage défile, les villages, les prairies, les arbres sous le ciel immense. À nous les régions de France. À nous les régions et leurs villes, les rues de la Gare, les chambres fleuries, les hôtels du Lion d'Or, de la Poste, les hôtels-restaurants, les salles de restaurant où les gens nous ont à l'œil, dévisagent mon amie. À nous les plats du jour.

Les arbres, les villages, les paysages, les hôtels modernes. Nous voyageons. Elle me demande de prendre la musicassette qui se trouve dans la boîte à gants et de la glisser dans l'appareil. La chanson s'appelle *Les Paradis perdus*. Ne bougeons plus, Christine Stretter.

*Cet ouvrage a été réalisé par la*  
**SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT**  
*Mesnil-sur-l'Estrée*  
*pour le compte des Éditions de La Table Ronde*  
*en août 2008.*

Dépôt légal : août 2008.

N° d'édition : 159496.

N° d'impression : •••••

*Imprimé en France.*